

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 71 (2009)

Artikel: Une vie d'artiste
Autor: Thévoz, Jean-Bernard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817604>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

GASTON THÉVOZ (1902-1948)

L'exposition programmée cet automne au Musée singinois de Tavel donne un instructif aperçu de son œuvre. Sa vie, orageuse et brève, éclaire aussi le milieu artistique fribourgeois des années 1930-1940, un temps où la fièvre corporatiste et les aspirations autoritaires n'ont pas travaillé seulement les politiciens. Cette nature morte est un résumé ironique des jeunes années du peintre, étudiant à contre-cœur et soldat par devoir (huile sur toile, 1926, MAHF 2005-149).



(BAER-SOER) SOEURS

Ci-dessous: la Sarine près
de Fribourg,
huile sur toile, 1932
MAHF 1987-094

Page suivante: l'affiche
de l'exposition de 1943,
lithographie
MAHF 2002-16





Gi-dessous
de Fribourg
In der Stadt
Museum

Fribourg vu de
Cormanon, huile sur
toile, 1936
MAHF 2003-440



Ci-dessous: Praroman,
huile sur toile, sans date
MAHF 1999-163

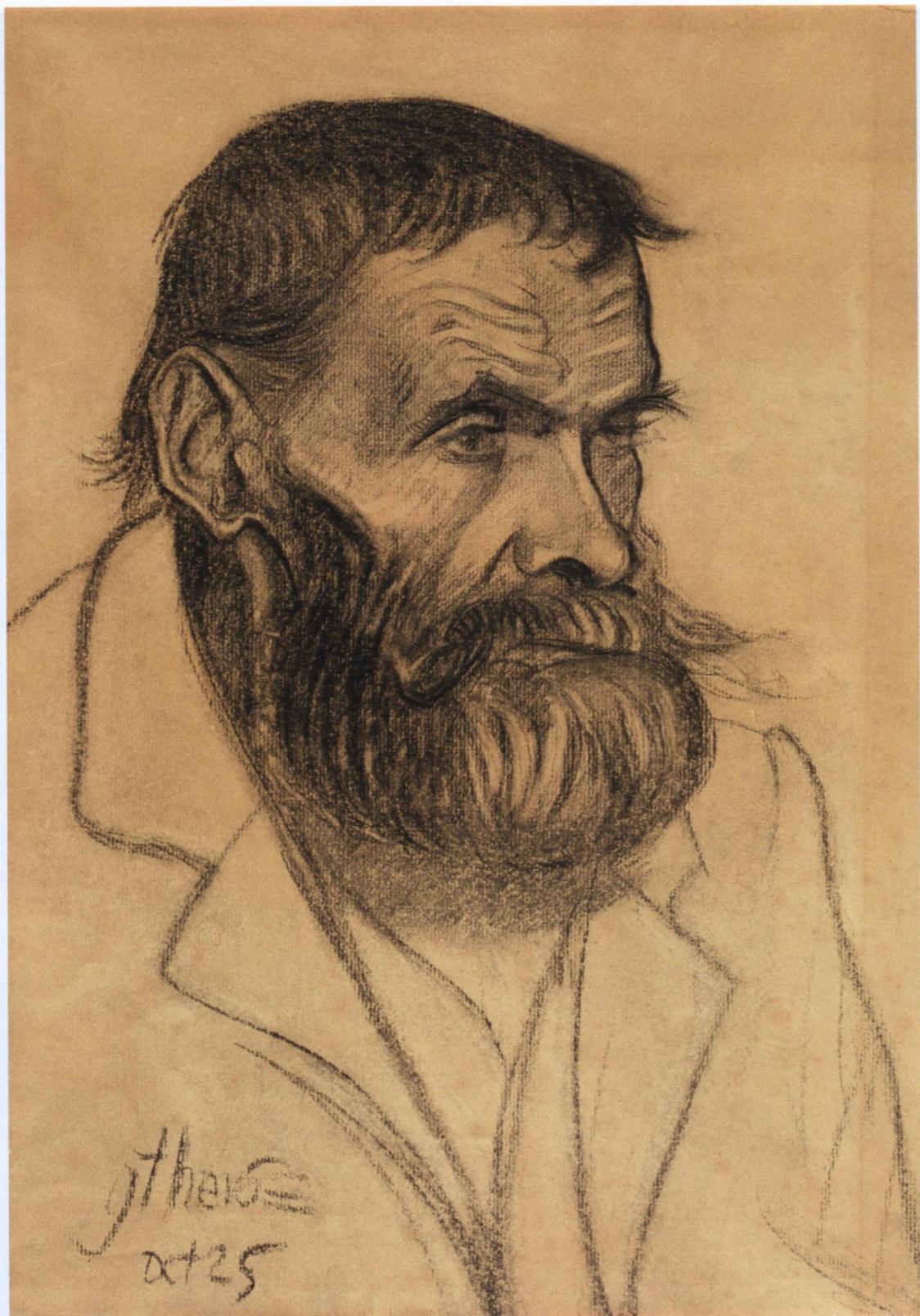
Page 142: Zouzou à la robe
bleue, huile sur toile, 1938
MAHF 2002-002

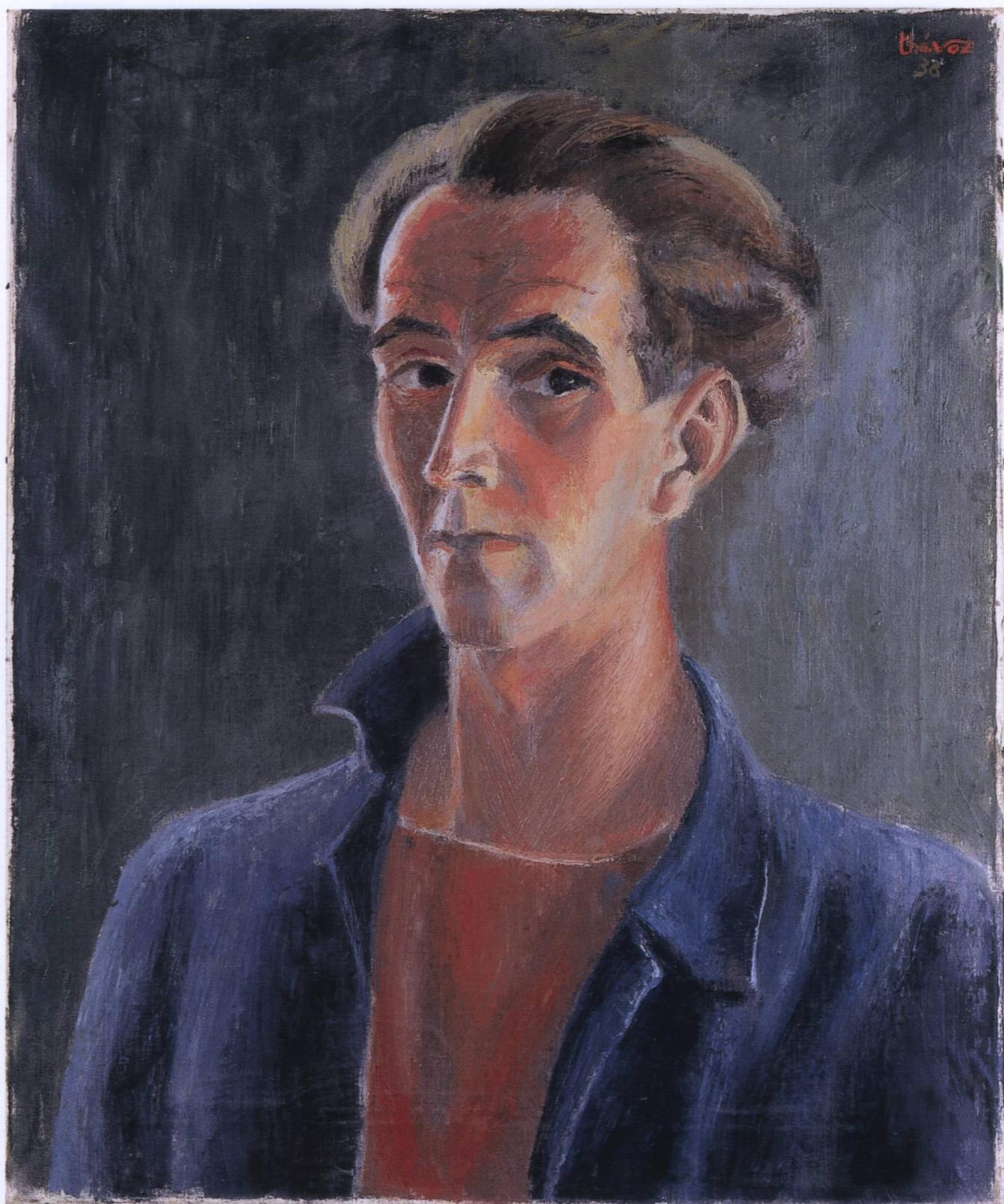
Page 143: Le peintre
Raymond Buchs,
dessin, 1925
MAHF 2004-004

Page 144: Autoportrait,
huile sur toile, 1938
MAHF 1949-3









ENTRE SOIF DE RECONNAISSANCE ET BESOIN D'INDÉPENDANCE

UNE VIE D'ARTISTE

«J'ai failli claquer cet été (août 1946), mais ça va maintenant beaucoup mieux. Il faut que je travaille pendant le peu de temps que je ne suis pas au lit»: lucide et direct, le peintre fribourgeois savait que le temps lui était compté.

PAR JEAN-BERNARD THÉVOZ

Jean-Bernard Thévoz, psychologue et conseiller en orientation professionnelle, s'emploie à établir le catalogue raisonné de l'œuvre de son oncle Gaston. Il lui a consacré en 2008 une monographie inédite, dont est tiré l'article ci-dessous.

La famille Thévoz-Pinget
vers 1924. Au premier
rang, de g. à dr.:
Louis dit Billy (1904-1952),
Jacques (1918-1983),
Jeanne, la mère (1875-1934)
et Bernard (1912-1980).
Au second rang: Simone
(1910-1948), Gaston
(1902-1948), Félix, le père
(1875-1932), Madeleine
(1906-1989) et Armand dit
Sosthène (1909-1962).
Photographe inconnu,
collection particulière.



Sa vie fut brève, heurtée, tragique au final.* Achevant ses études au collège Saint-Michel, déjà Gaston Thévoz s'essaie au dessin en croquant ses frères et sœurs (la fratrie en compte sept), et il commence sa vie d'adulte en rejetant le chemin imposé par son père Félix, fonctionnaire au Département cantonal de justice et police: faire son droit. Après avoir tâté de l'université, il s'inscrit (1924 et 1925) à la section beaux-arts du Technicum de Fribourg où il aura comme professeur, entre autres, Hiram Brülhart. Puis on le trouve à Paris, étudiant à la Grande Chaumière (Pierre Laurens) et à l'Académie Fernand Léger (professeur Amédée Ozenfant, lui-même très ami de Le Corbusier) durant quatre ans. On ne sait que peu de choses sur ces années dites de bohème, si ce n'est qu'il lui naît en 1926 un fils, prénommé Jean, dont la mère s'appelle Marguerite Blanc. Il ne l'épousera pas.

ZOUZOU, LA MOB' ET LA MOTO

Au sortir de cette période de formation, ayant soif d'horizons nouveaux, il voyage à travers l'Europe, à moto. Avec un ami, il projette un tour du monde en side-car, mais il se retrouve seul en Espagne, inscrit pour l'année scolaire 1929-1930 à l'Académie de Séville où il approfondit la technique de l'aquarelle mais d'où il ramène aussi quelques huiles. Il semble avoir fait une incursion au Portugal et au Maroc, mais aucune œuvre ne l'atteste. D'autres voyages, les années suivantes, enrichiront son expérience: les Carpates (Roumanie, Hongrie, Tchécoslovaquie), la Provence à plusieurs reprises, et Venise. Un séjour d'études aura lieu au Tessin en 1935-1936. Les œuvres de cette période montrent qu'en matière de style il a choisi son camp: le post-impressionnisme.

C'est en 1936, alors qu'il travaille à la chapelle des Paccots, qu'il rencontre une autre Marguerite, née von Pietsch, alors élève du cours de français à l'Institut Saint-François de Sales à Châtel-Saint-Denis. Marguerite, dite Zouzou, était venue en Suisse par une filière hongroise initiée par deux nonnes compatriotes, appartenant à une congrégation de Franciscaines. Gaston l'épouse à Cagnes-sur-Mer en octobre 1937. Septante ans plus tard, son beau-frère Philippe Joye lui rendra cet hommage: «Zouzou (...) fut la chance de sa vie. C'était une femme d'une grande finesse, très belle; elle avait l'allure des vierges des nativités de Gaston. Elle était d'une extrême docilité et elle supportait toutes les vicissitudes d'une vie parfois précaire. Bosseuse, j'emploie le terme populaire à dessein, car il

* Jean-Bernard THÉVOZ,
Gaston Thévoz, artiste-peintre (1902-1948), ms, chez l'auteur.
Voir aussi le site internet: www.gastonthevoz.ch

«L'âme même de l'art fribourgeois ne semblait pas encore tressaillir pour chercher à s'épanouir et à flotter, enfin dégagée au milieu de ces nuits pleines d'appels de cloches sourds et discrets, dans le maquis mystérieux qui s'enchevêtre à travers la basse-ville.

Et tout d'un coup cela s'est mis à remuer. C'est avec Gaston Thévoz (...), pittoresque dans sa vie, et nourrissant une passion certaine pour l'imagination et la fantaisie, que (...) le goût pour un art plus conforme à la vocation de Fribourg que celui que pratiquaient les impressionnistes qui furent (ses) maîtres, s'est soudain manifesté.»

Alexandre Cingria, 1943

traduit sa simplicité. J'ai un extrême respect pour cette femme qui sut être la compagne de Gaston.»

... Et la guerre éclate. L'artiste, mobilisé en 1939, fait son devoir et termine sa carrière militaire au grade de caporal d'artillerie. Quelques autoportraits en uniforme, des lithographies et de nombreuses références picturales, selon différentes techniques, relèvent de cette période, où se situe une sorte de tour de force: Gaston participe à l'élaboration d'une œuvre littéraire sans y insérer un seul dessin ou gravure de sa main. Probablement durant les heures moroses et oisives de la Mob', il discute longuement avec un écrivain alémanique: Conrad Fischer, qui prépare une biographie du "moine-soldat" français Ernest Psichari (1883-1914), *Das Geheimnis des Schwertes*, publiée en 1942 à Einsiedeln. Ce lieutenant de la coloniale, un petit-fils d'Ernest Renan converti au catholicisme et mort au champ d'honneur en août 1914, était devenu l'emblème d'une réaction catholique et nationaliste; durant l'entre-deux-guerres sa vie, son histoire, son exemple ont été largement récupérés par l'extrême-droite, et pendant la guerre par le régime de Vichy. Conrad Fischer mentionne en exergue que la conception de l'ouvrage est due au peintre fribourgeois («*Die Ausstattung des Buches schuf Gaston Thévoz*»).

Dès la fin de la mobilisation de guerre (1942), le temps le presse. Un fils, Nicolas, lui est né en 1941, il a une famille à nourrir. Mais il n'a guère produit pendant deux ans: il est tuberculeux, raison pour laquelle, probablement, il passe l'hiver 1942-1943 à Arosa; il nous reste de ce séjour plusieurs huiles sous la neige très expressives. Gaston sent que le temps lui est compté, alors que sa renommée grandit, que toute bonne famille de Fribourg, Bulle ou Romont lui passe commande de portraits ou de paysages, et que plusieurs paroisses – même de la diaspora vaudoise – lui demandent des vitraux ou des panneaux décoratifs à motifs religieux. Démobilisé, l'artiste réactive donc tous ses talents, relance ses contacts et élargit la palette de ses réalisations. Il ouvre un atelier de production de céramique où il travaille avec Zouzou, qui s'occupe surtout des cuissons et des décors (émaux), lui-même fabriquant les moules en plâtre pour la production d'objets de sa conception. Il ira faire de la promotion en tenant un stand à la Foire aux provisions, ancêtre de l'actuelle Foire de Fribourg. Une exposition personnelle en novembre 1943 (quelques 140 œuvres) lui permet de relancer sa carrière; il montre des fresques, des vitraux et des cartons de vitraux, en plus de compositions personnelles. L'exposition qui assied sa notoriété est celle d'octobre-novembre 1947,

tenue comme la précédente dans les bâtiments universitaires de Miséricorde à l'enseigne du Musée d'art et d'histoire. C'est un succès, grâce auquel Gaston aurait pu, enfin, vivre dignement de son art et explorer de nouvelles voies de création. Mais la maladie le rattrape définitivement l'année suivante, et son œuvre s'achève sur ce feu d'artifice.

En janvier 1947, Gaston avait écrit à son ami Gabriel Zwick, qui soutenait son travail par quelques critiques et articles, une lettre courageusement optimiste: «J'ai failli claquer cet été [août 1946], mais ça va maintenant beaucoup mieux. Je travaille de nouveau depuis 3 mois et demi. Je me lève à 11.00 h. et me couche à 20.00. Ce long repos forcé m'a d'ailleurs fait beaucoup de bien, au physique et au moral. Je dors maintenant 7 heures par nuit. Avant d'être malade, 5 à 6 au maximum. Et ces réveils, autrefois, le matin: j'étais d'une humeur impossible pendant deux ou trois heures. Maintenant, je suis frais comme un chat le matin. Encore les doigts de pieds paralysés, mais ça se résorbe petit à petit. (...) Il faut que je travaille pendant le peu de temps que je ne suis pas au lit. (...) Très touché de vos paroles d'éloge sur mes œuvres. (...) J'ai encore, heureusement, de gros progrès à faire.»

Gaston Thévoz a travaillé jusqu'au bout, en espérant que la tuberculose lui laisserait un peu de répit. Il se déplaçait toujours à motocyclette, ce qui n'était pas forcément le bon remède à son mal. Rentrant chez lui le soir du samedi 16 octobre 1948, en fait au petit matin du dimanche 17, il met sa machine sur la béquille et s'effondre à son côté. C'est là que Zouzou le retrouve quelques heures plus tard. L'enterrement a lieu à l'église de Villars-sur-Glâne, plusieurs fois peinte par l'artiste, le mardi. Départ du domicile mortuaire, chemin de Cormanon, Daillettes 215, à 9 h.

Dans sa dernière année, l'artiste a eu le temps de préparer 16 œuvres (10 huiles, 1 lavis, des lithographies), et le Salon 1948 de la SPSAS fait office, pour lui, de première exposition posthume: Gaston a les honneurs de la première page du catalogue. En février-mars de l'année suivante, une exposition présente 111 œuvres, avec un succès renouvelé qui met pour quelque temps sa veuve et à son fils à l'abri des soucis financiers.

S'INTÉGRER... ET SE BATTRE

En bon français, on dirait qu'il avait une grande gueule. Du moins l'artiste était-il perçu par ses contemporains comme une personnalité bien marquée, au caractère original, ce que les nécrologies expriment de

manière plus ou moins euphémique: «Tout de spontanéité et de franchise, Thévoz était uniquement soucieux de vérité» (Alphonse Dorthe, *La Liberté*, 27 octobre 1948). «Ce bohème besognait plus dur que l'hypocrite bourgeois qui le classait dans la catégorie des inutiles dangereux» (Gérard Glasson, *La Gruyère*, 19 octobre 1948). «Dans un monde où l'hypocrisie est une des conditions premières du succès, où le conformisme le plus élastique est le fondement du savoir-vivre, où la flagornerie et la réputation sont les exercices quotidiens des médiocres, des arrivistes et des ambitieux, Gaston Thévoz a réussi à s'imposer et à se faire respecter par sa franchise jamais émoussée, par son mépris triomphant du qu'en-dira-t-on, par sa sincérité irréductible, par son souci intransigeant de la vérité et cette fierté sans défaillance de l'homme libre, absolument libre» (Robert Burgel, *Travail*, 22 octobre 1948).

Mais cet homme aux opinions tranchées et au caractère tranchant n'avait rien d'un misanthrope. Son beau-frère Philippe Joye, déjà cité, le précisait bien: «J'avais avec lui des rapports extrêmement simples. Je n'ai jamais eu aucun entretien sur *la* ni *sa* peinture. Il ne parlait ni ne demandait aucune appréciation sur sa vie, son œuvre, ni ses idées, sauf peut-être au moment où il se trouvait engagé dans le MNS [voir plus bas – ndlr]. C'était un homme seul, comme je l'étais, qui avait vécu une énorme rupture dans sa vie.» Plusieurs témoignages soulignent son sens de la famille, et rappellent par exemple que le peintre a été à l'origine de la carrière de photographe de son frère cadet, Jacques Thévoz, qui cherchait une nouvelle voie professionnelle après un apprentissage de carrossier. Gaston lui remit un appareil de photo en lui assurant le couvert aussi longtemps que nécessaire, afin de l'encourager à persévéérer.

Ceux qui l'ont côtoyé signalent aussi qu'il avait un don réel pour l'amitié, et les faits montrent qu'il n'a rien négligé pour s'intégrer dans le milieu artistique. Sans parler des Contemporains de 1902, il eut ainsi droit à des faire-part de décès émanant de la section de Fribourg de la Société des peintres, sculpteurs et architectes suisses (SPSAS), du Groupe fribourgeois de l'Œuvre, de l'Association romande pour l'art et l'industrie et de la Société d'art public, ou *Heimatschutz*. Cette reconnaissance, il l'avait conquise de haute lutte.

En 1931, Gaston avait obtenu le 3^e prix du concours pour la décoration de l'église Saint-Pierre, à Fribourg, jugé dans une ambiance assez lourde en raison des pressions des artistes locaux, inquiets de la concurrence du Groupe de Saint-Luc. Car les concours organisés par les paroisses ou

l'Etat faisaient l'objet d'âpres négociations, de luttes d'influences et d'interventions afin de favoriser les artistes fribourgeois. Mais dès 1932, Thévoz participa aux manifestations du Groupe de Saint-Luc, sous la houlette d'Alexandre Cingria et de l'architecte Fernand Dumas. On y voyait Emilio Beretta, Gaston Favarel, Paul Landry, Marcel Feuillat, Théodore Strawinsky, François Beaud et Albert Chavaz, Gino Severini... Inspiré par l'évêque Marius Besson, le groupe promouvait un renouveau des arts religieux pour vivifier la foi des fidèles durant la crise économique amorcée en 1929, mais à côté de ses préoccupations religieuses et artistiques il défendait les intérêts économiques de ses membres.

Thévoz ne craignait pas de jouer des coudes, au besoin, pour faire sa place sur le marché. Il monta, au dam de ses collègues, des expositions personnelles en 1933 et 1934, sans égard à la solidarité dont devaient faire preuve les membres de la SPSAS. Il participa à des concours. N'ayant pas été retenu pour le Tir fédéral 1934 à Givisiez, sinon pour la décoration de l'entrée principale du site, il entarta le président du comité artistique sur la place de la Gare, à Fribourg. L'épisode lui valut un bref séjour à l'ombre et nous a gratifiés d'une superbe lithographie: «Le [cachot] 18». A la section fribourgeoise de la SPSAS, Thévoz obtint son admission en 1934. Il en fut le président de 1938 à 1941, dans un style très militant. Alors qu'il était mobilisé, en 1939, Gaston écrivait ainsi à Gabriel Zwick: «...depuis une année que je le suis [président], j'ai entrepris, dans la section d'abord, et dans la société suisse ensuite une action contre l'hermétisme qui sévit dans la S.P.S.A.S. Vous savez qu'il faut remplir des conditions assez sévères pour en faire partie, et que ceci est au désavantage des jeunes peintres. J'ai donc demandé à la S.P.S.A.S. que l'acceptation des candidats soit du ressort des sections et non plus d'un jury, souvent fatigué, d'exposition nationale. (...) C'est un travail très long et très délicat, mais j'y arriverai... ou bien je laisserai les barbus à la contemplation de leur nombril.»

UN (FAUX) PAS VERS L'EXTRÊME-DROITE

La SPSAS intervenait, durant ces années-là, pour empêcher les artistes étrangers d'obtenir un permis de séjour, voire d'importer leurs œuvres. Cela ne devait pas gêner le président Thévoz, qui adhérait par ailleurs aux conceptions nationalistes et antisémites du Mouvement national suisse (MNS), un «front» d'extrême-droite.

Car c'est aussi, selon moi, pour se garantir une position avantageuse sur le marché de l'art, une fois que l'Ordre Nouveau serait établi en Suisse conformément à ses vœux, qu'il assuma dès 1940 le rôle de répondant fribourgeois du MNS. Les directives de ce mouvement sur les arts et les sciences affirmaient que «l'artiste a une mission, il a aussi une responsabilité dans l'éducation du peuple».

Gaston s'engage dans cette galère avec deux mentors: un idéologue, Gonzague de Reynold, chantre de l'Ordre Nouveau au moment des victoires nazies, bien introduit dans les milieux dirigeants du pays, et un exécutant zélé, Walter Michel, médecin à Genève. Le premier sera épargné par la justice, le second fera de la prison à Bellechasse. Gaston Thévoz, lui, prévenu de propagande au sein d'un mouvement interdit par le Conseil fédéral en novembre 1940, sera condamné le 9 juillet 1941 à six semaines de prison. Il devra alors défendre son mandat de président de la SPSAS; le comité lui donnera raison face à son ancien professeur du Technicum, Hiram Brülhart. Il faut dire que sur le plan des idées nationalistes et fascisantes, Gaston ne se différenciait guère de beaucoup de ses contemporains. Encore aujourd'hui, il n'est pas possible d'accéder au dossier pénal de cette affaire, déposé aux archives cantonales; sa publication pourrait indisposer les descendants des personnes impliquées. A l'époque, *La Liberté* ne souffla mot, dans sa chronique judiciaire, de ce procès sensible.

L'enthousiasme pour un alignement sur le Reich retomba rapidement, après la prise de Stalingrad par les Russes, et Gaston Thévoz fut renvoyé à ses pinceaux, sa seule motivation réelle face à l'existence.

UNE ŒUVRE MULTIPLE

L'artiste a utilisé pratiquement toutes les techniques en usage de son temps, et l'artisan qu'il fut aussi a montré beaucoup de créativité. Dans la production de son atelier de céramique, on distingue deux familles bien distinctes, mais de même facture: les objets familiers, profanes (appliques pour fleurs, cendriers, miroirs baroques, assiettes commémoratives, boutons et boucles d'oreilles, pendentifs) et les objets de culte religieux: un bougeoir avec l'agneau pascal, un vase à l'ange, des crucifix pour salles de classe ou, plus monumental, le Christ en croix de la chapelle de Domdidier. Un peu différente, mais utilisant toujours l'émail, est la production de plaques (carreaux), pour l'église ou pour la

maison, qui donnent aux couleurs une luminosité inconnue dans les autres techniques («Orphée et Eurydice» au lycée du collège Saint-Michel). Gaston Thévoz a beaucoup pratiqué la fresque, qu'il aimait pour sa rapidité. En ville de Fribourg, outre des œuvres de commande, une «Nativité» à dix personnages (à l'Ecole normale de la rue de Morat), on connaît son fameux saint Martin de la Lenda, en manière de cadran solaire: «S'il y a une heure pour la charité, il y en a une pour la justice sociale.» Gaston peignait aussi à fresque sur des panneaux d'héraclite, un matériau isolant composé d'un mélange de laine de bois et de ciment. Une autre technique pratiquée par l'artiste, mais sur un mode mineur, est la lithographie. Affiches, autoportrait, la Mob', la prison, le porche de la cathédrale Saint-Nicolas et d'autres éléments du paysage urbain, des scènes de rue enfin sont les thèmes connus à ce jour. Thévoz a approfondi le domaine de la gravure, sur bois principalement, en vue d'ouvrages littéraires ou scolaires.

Son carnet d'aquarelles commence à Villeneuve-lès-Avignon en mars 1929 et se termine en avril du côté d'Avila, via Marseille, Vitrolles, Barcelone, Tarragone; d'autres aquarelles, ultérieures, nous montrent des haciendas, des églises ou des villages des alentours de Madrid et de Séville. Aucune autre œuvre de cette technique n'est connue hors de cette période.

La technique préférée de l'artiste est la gouache, qu'il emploie aussi bien pour des œuvres achevées que pour des études, des esquisses, des projets, des essais de couleurs. Les sujets profanes sont parfois liés au théâtre: décors et costumes pour le collège Saint-Michel ou pour le Tir fédéral de 1934, les sujets religieux sont souvent des cartons pour fresques ou vitraux; quelque 60 œuvres faisant partie du fonds Kirsch de Fribourg sont déposées au Vitromusée de Romont et documentent la plupart des vitraux créés par l'artiste.

Dans l'esprit du Groupe de Saint-Luc, en effet, Gaston Thévoz a déployé de 1935 à 1948 une activité intense dans ce domaine. Des sanctuaires du Valais, du canton de Vaud et surtout du pays fribourgeois en ont profité. Une fenêtre ici, deux ou trois là, une rosace ailleurs, et un feu d'artifice dans les églises veveysannes de Saint-Martin (15 fenêtres, deux tympans, le chœur), Porsel (11 fenêtres) et Attalens (8 fenêtres dans la nef).

Les œuvres les plus anciennes qui nous sont restées sont les dessins (dès 1923) à la mine de plomb, au pastel, au fusain, à l'encre de chine, à la plume, au stylo (technique mixte), ou les lavis, qui sont eux aussi, souvent, des études. Plus tard, les dessins connus se font rares, car la maîtrise de

son art permet au peintre de dessiner au fusain directement sur la toile et de poser ainsi ses plages de couleurs sans étude préalable, comme on le voit sur un tableau inachevé représentant un village roumain.

A l'époque, pour être reconnu en tant qu'artiste-peintre, il fallait trouver son public en faisant des tableaux, et Gaston Thévoz n'a pas échappé à la règle. Au contraire, il a accepté avec plaisir la prééminence de l'huile sur toile. Il a peint peu de natures mortes, quelques scènes de genre qui montrent son humour ou les préoccupations de l'époque, quelques tableaux à thème religieux, énormément de paysages (environ 280 recensés actuellement). On connaît encore de lui quelques nus, avec son épouse pour modèle dès 1937 (venus au jour tout récemment, ils n'ont pratiquement jamais été exposés de son vivant, peut-être pour ne pas choquer sa clientèle ecclésiastique ou bourgeoise) et une cinquantaine de portraits qui sont autant de jalons dans sa vie et sa carrière.

Les modèles appartiennent souvent à sa famille (Marguerite Blanc, sa première compagne, sa femme Zouzou surtout); ses frères et sœurs se retrouvent plusieurs fois dans cette galerie, sauf les deux derniers, Bernard (dont il était le parrain de baptême) et Jacques, trop jeunes. Les œuvres de commande sont des portraits de personnes avec qui il était en relation (Mgr Besson), ou de bons clients, ou d'amis. Il n'aimait guère, en tout cas au début, portraiturer moyennant finance, car il se sentait bridé et mis au défi. Il lui est arrivé de refaire un portrait pour cette raison. Enfin, une série d'autoportraits, réalisés à intervalles réguliers, permet de saisir l'évolution physique de l'artiste et ses préoccupations au cours d'une vie trop brève.

J.-B. T.

Bibliographie

Verena VILLIGER, *Art fribourgeois 1899-1999. Centenaire de la SPSAS*, Fribourg 1999

–, STEINAUER Jean, SCHUSTER-CORDONE Caroline, *La tête des nôtres. Portraits à Fribourg 1850-2000*, Fribourg 2004, spécialement pp. 154-160